

AMC



LE MONITEUR ARCHITECTURE
FÉVRIER 2012
N°212 - WWW.LEMONITEUR.FR

ISSN 0998-4194
N° de diffusion : 115 000
N° de diffusion : 115 000

M 02754 - 212 - F : 19,50 € - RD

AMC

LA MONITEUR ARCHITECTURE

17, rue d'Ulm, 75108 Paris Cedex 02
Tél. : 01 40 13 30 50
Télécopie : 01 40 13 32 02
Pour joindre un membre de la rédaction :
jeune@lemoniteur.fr

REDACTION

DIRECTEUR DE LA REDACTION : Frédéric Lenne, 34 34
REDACTEUR EN CHEF : Gilles Dussan, 31 85

REDACTRICE EN CHEF ADJOINTE :
Catherine Simon-Petit, 33 63

REDACTRICE : Margot Dumont, 32 90
CONOGRAPHE : Hubert Durand, 30 13

PREMIERE SECRETAIRE DE REDACTION :
Aline Sauterbourg, 34 66

DIRECTEUR ARTISTIQUE GROUPE :
Jean-François Zagari, 31 21

CHEF DE STUDIO : Philippe Jancas, 35 49
REDACTEUR GRAPHISTE : Thierry Dore, 31 18

CE NUMERO A ETE REALISE
AVEC LA COLLABORATION DE

Alexandre Barthelemy, Laure Carabath, Aline Dubois,
Clément Gaudin, Margot Gaudin, Christophe Hengst,
Patrick La Fer, Franck Lemaire, Fergande Marais,
Jeanne de Poudonville, Adrien Rappet, Corine Ruel, Maud
Segal, Simon Tisser, Jean-Louis Vichet

La revue n'est pas responsable des erreurs non sollicitées

GESTION-DEVELOPPEMENT

EDITEUR DELEGUE : Anton Kell, 34 74
DIRECTEUR REGIE CONSTRUCTION :
Gilles Fies, 30 35

DIRECTEUR COMMERCIAL : Tony Bostic, 39 62
SALESMAN : Sophie Dreyer, 30 67, Guillaume
Lecroix 30 63, Stephanie Nadeau 32 87

INTERNET : Thomas Bachelier (directeur), 36 29,
Guillaume Lecroix, 35 63

SERVICES : Isabelle Moulet, 33 18
IMPRIMERIE : Eric Bachelier, 57 46

REGIONS : Patrick Trémeau (directeur), 04 72 75 77 70,
Francois Baret (directeur), 03 83 12 24 71, Gérard Gaudin
(directeur), 04 72 75 77 76, Nathalie de la Roche (directeur)
de la Roche, 04 72 75 77 76

INTERNATIONAL : Gracia Tremblay, 38 89
ALLEMAGNE, AUTRICHE, SUISSE :
Dominique Schall, 00 49 26 44 47 001

REGIONS : Pays-Bas, LUXEMBOURG :
Van Boven, 00 32 34 46 01 57

ESPAGNE : Séverine Gaudin, 00 34 91 436 08 48
GRANDE BRETAGNE : Greg Corbett,
00 44 207 730 60 33

ITALIE : Jean-Pierre Brout, 00 39 21 75 14 34

EXECUTION : Valérie Tournet (chef de service),
33 78, Clément Dore, 35 38

DIFFUSION : Patrick Chutet (directeur), 34 60
Nathalie Gervais (directeur adjoint), 30 35
Nathalie Gervais (directeur adjoint), 30 35

REDACTEUR EN CHEF TECHNIQUE :
Jean-Patrick Dubouff, 31 29

FABRICATION : Didier Thorez, 33 18
Anne-Lise Laporte, 32 91

ABONNEMENTS : 17, rue d'Ulm,
75108 Paris Cedex 02, Tél. : 01 40 13 30 50

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

CHIFFRE : Abonnement 1 an, 179 €,
Abonnement 3 ans, 513 €, Abonnement 5 ans, 813 €, Abonnement 10 ans, 1513 €

ÉDITO

RETOUR AUX SOURCES

La rubrique « Référence » de ce numéro est consacrée aux origines d'AMC. L'historien Simon Texier a analysé chacun des premiers numéros de la revue, publiés de novembre 1967 à janvier 1969, ceux de l'ère Sarlati-Boudon.

Il en restitue les points saillants et illustre avec précision l'esprit qui animait les deux fondateurs, bien décidés à transformer le bulletin d'information de la SADG en une revue de recherche et de débat.

De l'analyse de Texier, l'ouverture à une large pluridisciplinarité ressort comme un élément central. Les créateurs d'AMC avaient pour motivation première de faire dialoguer l'architecture et d'autres disciplines. Dans cette perspective, ils adoptèrent cette position particulière de confondre (au sens de dépasser ou de démasquer) « thèse » et « antithèse », qui transparait dans l'apposition des termes « mouvement » et « continuité », le « M » et le « C » d'AMC. La portée théorique de ce projet est bien rendue par cette notation : le tout premier numéro avait atteint un niveau d'abstraction mais aussi d'unité qui ne fut jamais égalé par la suite.

La volonté originelle était bien de jeter des ponts entre l'architecture et de nombreux autres domaines scientifiques, artistiques ou autres. La sociologie, bien sûr, occupe une place sinon dominante, du moins centrale. Le projet est toutefois plus vaste puisqu'il s'agit d'élargir radicalement le champ d'interrogation propre à l'architecture. Les oppositions n'y manquent pas, l'historien de l'art Pierre Francastel refusant même d'exposer son point de vue sous le prétexte d'un « profond désaccord avec les tendances [d'alors] de ce que l'on appelle urbanisme et aménagement de l'espace » dont, en dehors de l'architecture, il réfutait les fonctions vitales pour les sociétés.

Après de tels débuts dans un contexte de débats foisonnants, AMC a connu plusieurs autres vies. A partir des années 1980, la revue a poursuivi son évolution au sein du Groupe Moniteur, s'imposant sur un registre différent, mais sans renier ses origines, comme revue de référence en France. Elle a usé plusieurs logos, maquettes et formats. Elle connut même une époque où sa forme de journal d'assez grande taille la rendait impossible à classer dans une bibliothèque. La dimension « Moniteur Architecture » tenta un temps de l'emporter sur la fonction « AMC ». Le regard sur la profession aurait alors pu dâmer le pion à la revue d'architecture. Mais le retour à un format plus traditionnel puis la nouvelle formule que nous avons lancée en octobre dernier marqueront d'autres périodes... Une histoire passionnante à suivre. Le regard porté sur les origines d'AMC nous invite à comparer la période de sa fondation et les temps actuels. En termes économiques, la ressemblance n'est pas frappante entre le moment de l'éclosion d'AMC dans les Trente Glorieuses triomphantes et celui de la deuxième décennie d'un XXI^e siècle marqué par des incertitudes notoires. Cependant, au plan intellectuel, un rapprochement se fait jour sur la commune nécessité de revivifier le débat et d'inventer de nouveaux paradigmes. Quant aux enjeux de l'architecture, sa survie et son dialogue avec les autres disciplines, l'exigence de penser autrement rejoint celle qui a donné naissance aux premiers AMC.

Frédéric Lenne, directeur de la rédaction

ISSN 0998-4194



Groupe Moniteur
Imprimé en France chez Ruffin
17200 Cognac, France
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2012
Composition paritaire : 0314 7 84754

AMC - n° 212 - février 2012

POUR RÉAGIR
www.lemoniteur.fr/forum

AMC 1967-1969 PREMIÈRES ANNÉES D'UNE REVUE

Alors que la revue AMC vient de lancer sa nouvelle formule, il paraît opportun de revenir sur ses origines et les circonstances de sa création. Ce moment est d'autant plus significatif qu'il a été à la fois bref

et d'une étonnante densité. De novembre 1967 à janvier 1969, Alain Sarfati et Philippe Boudon transforment le bulletin de la SADG

(Société des architectes diplômés par le gouvernement) en une revue de recherche et de débat. Au plus fort de l'épisode des rénovations urbaines, ces deux jeunes architectes issus de l'atelier Zavaroni à l'école des Beaux-Arts posent, sous toutes les formes, une question : qu'est-ce que faire de l'architecture ? Les onze numéros qu'ils conçoivent, avec André Ménard pour la conception graphique, marquent de ce fait un tournant dans l'histoire de la pensée architecturale en France.

Par Simon Texier*

RÉFÉRENCE

Quand Alain Sarfati annonce la création de la revue *architecture mouvement continuité*, le bulletin intitulé SADG dont elle est issue en est à son 160^e numéro. À la demande d'Otello Zavaroni, alors président de la Société des architectes diplômés par le gouvernement, le n° 161 inaugure une formule entièrement nouvelle, avec un titre qui le place désormais sous le signe de la contradiction et du débat. L'idée n'est pas de saper un édifice qui finira d'ailleurs par tomber quelques mois plus tard, mais de le renouveler de l'intérieur. Dans son propos liminaire, Sarfati légitime cette révolution douce en constatant : « les choses bougent, partout. Mais les idées et les concepts restent figés, difficiles à reconsidérer, voire immuables. »

Le premier numéro

Les vingt-huit pleines pages – la publicité est rassemblée en pages centrales – que compte le premier numéro de la nouvelle formule méritent que l'on s'y attarde. Mentionnons tout d'abord un courrier retranscrit dans la page « tribune libre », adressé le 22 octobre 1966 par Martin Pinchis, exerçant en Roumanie, dont les propos tendent à justifier le changement amorcé : « Le bulletin est trop sage. On fait trop attention à ne pas vexer un tel, etc. On évite surtout de parler architecture. Certainement un sujet très embêtant ! Pourquoi n'arrivons-nous pas à faire revivre l'atmosphère des discussions qu'on avait à l'atelier ? À la place, nous sommes en train de faire crever Laprade en lui faisant écrire chaque mois un article. »

« LES TEXTES QUI COMPOSENT LE N°1 SONT AU FOND, POUR LES DEUX CONCEPTEURS, UNE SUITE DE PROFESSIONS DE FOI. »

À défaut d'être polémique, la revue sera théorique, ouverte à d'autres champs disciplinaires, ce qui lui sera reproché *in fine*. L'éditorial de Philippe Boudon, qui présente l'originalité graphique de courir tout au long du numéro, a pour objectif de relier les différents articles, qu'a priori rien ne semble rapprocher : le célèbre texte de Christopher Alexander « Une ville n'est pas un arbre » (paru en 1965 aux États-Unis⁽¹⁾), critique de l'urbanisme moderne en partie fondée sur des données mathématiques, où l'auteur démontre que la structure des villes anciennes est, par la complexité des rapports sociaux, en semi-treillis tandis que les villes nouvelles sont organisées comme des arbres, d'où leur échec ; une contribution de David Georges Emmerich, (« Charrettes ! »), qui expose un système de voiture pliante, un véhicule écologique à géométrie variable ;

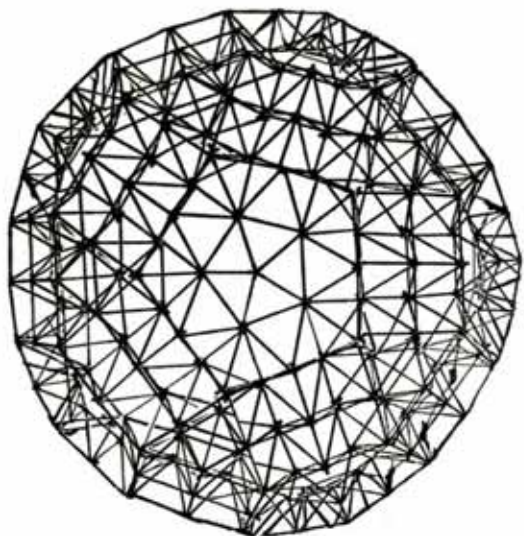
enfin un plaidoyer du sculpteur Jean-Claude Bédard pour l'union de l'art abstrait et de l'architecture. Dans son analyse comparée des trois textes, auxquels il en ajoute un lui-même (« Structure, espace et architecture »), Philippe Boudon évoque la notion de complexité, au cœur du travail d'analyse fonctionnelle d'Alexander, complexité « ressentie par beaucoup comme une nécessité vitale après les abus de formes fonctionnelles, desséchées, qui nous entourent », qu'il met en relation avec la réhabilitation de l'ornement implicite dans son propre texte sur les structures complexes, tout comme avec les réflexions de Bédard et Emmerich. De cet enchevêtrement des concepts, il tire une conclusion rhétorique mais ambitieuse : « Superposés ou non le rationnel n'exclut pas l'irrationnel, et l'irrationnel n'exclut pas le raisonnable. Alexander nous donne un exemple de rationalisme (à ne pas confondre avec fonctionnalisme), Bédard nous fait sentir l'irrationnel, Emmerich nous donne une leçon de raisonnable. »

Sur le plan formel, l'iconographie de ce premier numéro est révélatrice de l'ampleur du renouvellement. Il est d'ailleurs difficile de ne pas rapprocher les semi-treillis représentés par Alexander des dessins de Bédard, des tridimensionnelles d'Emmerich tout comme de celles d'Alexander Graham Bell, Robert Le Ricolais, Richard Buckminster Fuller au moyen desquelles Philippe Boudon illustre son texte. Ce dernier constitue un autre manifeste dans lequel l'auteur fait le procès d'un mauvais usage du béton, matériau lourd que l'on voudrait vainement rendre léger. À l'exemple du CNIT à La Défense, il oppose les recherches sur les structures tridimensionnelles, remontant à Viollet-le-Duc et Eiffel pour, au final, insister sur le caractère inévitablement esthétique de ces assemblages : « Aujourd'hui dans un monde où règne la nudité fonctionnelle – qu'on pourrait appeler exhibitionnisme fonctionnel – le décor, l'ornement ont perdu beaucoup de sympathies, d'autant qu'ils nous avaient longtemps lassés de leurs excès ». Mais redoutant déjà les dérives formalistes, voire utopistes des adeptes de la « tridi », il prend aussi le parti d'une architecture non visionnaire en soulignant l'importance de répondre aux questions techniques pour notamment faire face aux problèmes du logement.

Pour mesurer l'unité de ce numéro, il faut encore citer l'analyse d'Alain Sarfati sur l'ouvrage de Brian Richard portant sur les modes de transport dans les villes, *New Movement in Cities*, où il tire une conclusion qui, encore une fois, fait figure de programme : « L'intégration du mouvement comme donnée, au même titre que les données géographiques ou de site, doit nous permettre d'envisager une nouvelle image de la ville. » Enfin on n'aurait pas tout dit de ce premier *Architecture-Mouvement-Continuité* si l'on

architecture mouvement continuité 1

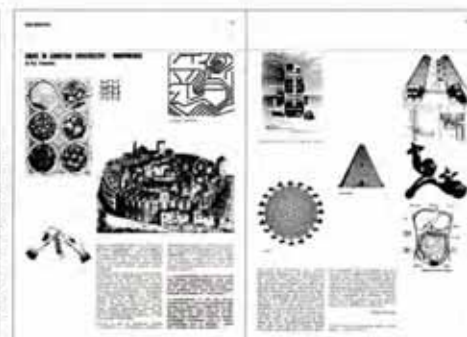
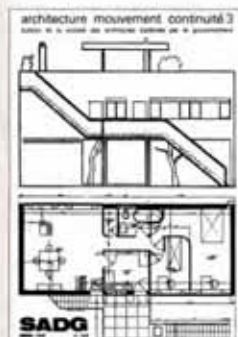
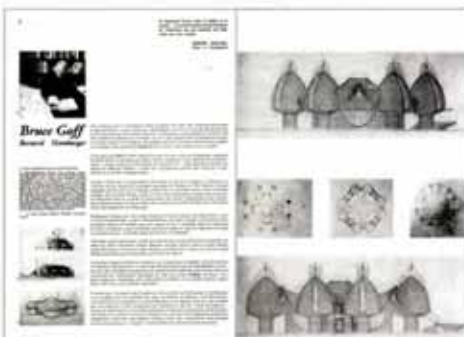
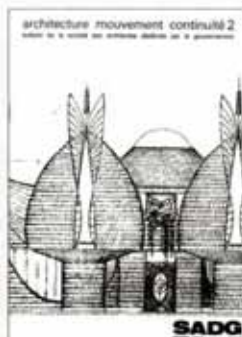
bulletin de la société des architectes diplômés par le gouvernement



SADG
NOVEMBRE 1967 n° 161

CI-DESSUS. La couverture du n°161 de SADG et n°1 d'AMC avec une coupole sténométrique de David Georges Emmerich. L'iconographie qui y est rassemblée est l'expression graphique d'une nouvelle pensée; elle donne à voir l'émergence d'un autre corpus de concepts et de références.

CI-DESSOUS ET PAGES SUIVANTES. Les couvertures des 12 numéros d'AMC avec des extraits de leur contenu.



NOVEMBRE 1967 : LA LIGNE EDITORIALE
D'AMC PAR ALAIN SARFATI

« Les remaniements apportés à ce bulletin ont été déjà annoncés, mais il ne nous paraît pas inutile de préciser à nouveau le souci auquel répondent ces modifications, l'esprit qui les anime, ce que nous entendons par ces trois termes juxtaposés : ARCHITECTURE - MOUVEMENT - CONTINUITÉ.

Les préoccupations récentes de la S.A.D.G. se sont orientées vers l'organisation de la profession d'architecte; des idées ont été proposées en ce qui concerne les structures d'exercice de cette profession. Il nous semble qu'elle doit maintenant concentrer ses énergies sur le fond du problème lui-même, à savoir l'architecture.

Les techniques progressent à grande allure, notre niveau de vie se modifie, nos besoins changent, nos aspirations évoluent; les choses bougent, partout. Mais les idées et les concepts restent figés, difficiles à reconsidérer, voire immuables. L'architecture crée notre espace quotidien, un espace qui nous conditionne, un espace qui nous étouffe et nous étouffe ou nous apporte un certain bonheur. Et pourtant, que ce soit en haut lieu ou chez les gens de la rue, les préoccupations sont ailleurs. Que l'architecture n'ait pas, pour l'architecte, le même sens que pour les autres, voilà qui rend le dialogue impossible. Il est indispensable de résoudre, d'exprimer et d'expliquer le contenu de l'architecture, alors même que ce terme n'a souvent qu'une signification de contenant et n'apparaît en rien comme une méthode spécifique d'appréhension des problèmes de l'aménagement de l'espace.

Cette réévaluation des concepts, ce dialogue permanent que nous pourrions alors avoir avec des hommes de toute formation nous permettront d'établir une dialectique. MOUVEMENT et CONTINUITÉ en représentant la thèse et l'antithèse; l'ARCHITECTURE en constitue certainement un des aspects de la synthèse ».

RÉFÉRENCE
AMC 1967-1969

ne mentionnait les deux pages « Information », occasion pour les rédacteurs de rappeler leur admiration pour Frank Lloyd Wright, dont l'Imperial Hotel à Tokyo est alors promis à la destruction.

Les textes qui composent ce numéro sont au fond, pour ses deux concepteurs, une suite de professions de foi, le plus souvent faites par procuration. Une manière habile de prendre la parole en empruntant celle des autres, et par là même en donnant à lire de nouveaux auteurs. Car il n'y a là aucune polémique, aucune radicalité, pas de référence explicite à l'actualité de l'architecture : il s'agit d'études de fond, à partir desquelles une pensée se met en place. Une pensée cherchant d'abord à interroger l'architecture et qui, en cela, se distingue nettement de certains propos tenus dans *Melp*, autre revue « détournée » de sa fonction première - *Melpomène* est le bulletin de liaison de la Grande Masse des Beaux-Arts - : à la question « quelle architecture faire ? », Jacques Barba ne répond-il pas « on ne fait pas l'architecture, il y a l'architecture dans une organisation ou une construction quand des problèmes sont résolus dialectiquement en fonction de certaines données ».

L'intégration des sciences humaines et sociales

Le numéro 2 d'AMC est préfacé par Jean-Pierre Épron, vice-président de la SADG, dont les recherches théoriques tendent à démontrer en quoi l'architecture est en permanence balancée entre mouvement et continuité. Dans l'esprit du précédent numéro, il constate que pour exprimer les formes architecturales et les dispositions générales de l'aménagement : « Le processus intellectuel reste fondamentalement le même, mais il doit maintenant se développer consciemment et dans bien des cas non plus par une seule intelligence, mais simultanément par plusieurs. »

Dans le premier article de cette seconde livraison, Bernard Hamburger, futur associé de Boudon et Sarfati au sein de l'AREA, propose de décrypter l'œuvre atypique et foisonnante de l'Américain Bruce Goff, trop souvent cantonnée

dans le registre des architectures fantastiques. En la réintégrant dans le domaine de la pratique, Hamburger opère une inversion du regard sur ce qui, à ses yeux, constitue son originalité profonde : la liberté. Plus qu'une réhabilitation, il s'agit là d'un plaidoyer pour une conception ouverte du programme : « Ainsi ce sont les raisons et les nécessités de l'architecture et de l'espace, plutôt que les fonctions, qui déterminent les formes de l'édifice. Ce jeu libre et articulé laisse à la vie toute liberté de s'établir et de s'organiser sans fixer et formaliser son organisation changeante ».

L'analyse, par Pierre Joly, des architectures vernaculaires d'Ibiza se rapproche de celle d'Hamburger sans, toutefois, revêtir le même caractère préopératoire. Le cœur du numéro est occupé par les points de vue de trois sociologues (Nicole Hautmont, Monique Coornaert et Raymonde Moulin), invités par la rédaction à évoquer le rapport ou le possible apport de leur discipline à l'architecture. Philippe Boudon résume leur propos en constatant que, « dans les deux premiers cas, le sociologue prétend à une participation directe et permanente aux actes d'aménagement de l'espace ». Raymonde Moulin prenant, pour sa part, la profession architecturale comme objet d'étude en lui-même. Les sciences sociales font leur entrée dans la revue de la SADG et cette enquête peut être vue comme une manière d'officialiser l'intégration, à la rentrée 1967, de la sociologie dans l'enseignement de l'École des Beaux-Arts.

La rubrique « Tribune libre » contient logiquement les premières réactions à la nouvelle formule : Henri Chomette remercie Philippe Boudon « pour cette belle pierre apportée » à l'éducation du public, tandis qu'Yves-Marie Froidevaux, irrité par la maquette, l'est encore plus par le contenu des articles : « Il serait souhaitable de penser aux lecteurs d'intelligence moyenne bien que diplômés, la littérature de notre bulletin est devenue hermétique et absconse ». Il est vrai que les numéros suivants n'atteindront jamais le niveau d'abstraction ni l'unité du premier.

Les sciences sociales sont de nouveaux au cœur du



ALAIN SARFATI (NÉ EN 1937).

Architecte diplômé en 1965, il côtoie Philippe Boudon et Bernard Hamburger au sein de l'Atelier Zavaroni à l'École des Beaux-Arts. Cofondateur de l'AREA, il est chargé d'études à l'IAURP (Institut d'aménagement et d'urbanisme de la région parisienne) en 1966, à l'atelier d'urbanisme du GEP des Yvelines (1967-1968), urbaniste-conseil au GEP d'Eure-et-Loir (1969-1970), enseignant à l'école des Beaux-Arts de Nancy, puis à Paris (UP 5 et UP 4). Au sein de l'AREA puis avec sa propre agence, SAREA, il mène une importante carrière de constructeur (logements, équipements, réhabilitations). Parmi ses premiers bâtiments au sein de l'AREA: la base nautique de Jablines (détruite) et un centre d'hémodialyse à Paris (15^e). Il a récemment achevé l'ambassade de France à Pékin.



PHILIPPE BOUDON (NÉ EN 1941).

Architecte diplômé en 1968, il côtoie Bernard Hamburger et Alain Sarfati à l'Atelier Zavaroni et suit les cours de l'Institut d'urbanisme (IUUP). Il signe une maison individuelle à Montmorency, puis s'oriente vers la recherche théorique et l'enseignement, à l'École des Beaux-Arts de Nancy, puis à l'école d'architecture de Paris La Villette, où il dirige le laboratoire d'architecture et de recherches épistémologiques sur l'architecture (Laréa). Ses thèmes de prédilection sont l'espace architectural et la notion d'échelle. Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, parmi lesquels Pessac de Le Corbusier: étude socio-architecturale (Dunod, 1967); Sur l'espace architectural (Dunod, 1971); Richelieu, ville nouvelle: essai d'architecture (Dunod, 1977); Echelles (Economica, 2002).

RÉFÉRENCE AMC 1967-1969

numéro 3, en grande partie occupé par un débat, animé par Philippe Boudon, entre Jean-Louis Venard et le sociologue Imbert à propos de l'ouvrage de Kevin Lynch, *The Image of the City*, paru en 1960⁽¹⁾. Au terme d'un travail d'observation visuelle et d'enquêtes auprès des habitants, Lynch proposait des pistes de réflexion dans une perspective opérationnelle et là semble se situer précisément le débat. Instruments de contrôle plus qu'outils directement exploitables, la recherche de Lynch – qui inspirera l'AUA – comme les sciences humaines et sociales dans leur ensemble « nous donneront la possibilité d'éviter certaines erreurs, précise Alain Sarfati dans son éditorial; une information plus complète, moins parcellaire dégagera sans doute les vrais problèmes d'une foule de concepts périmés ». Cette réflexion se prolonge dans l'éditorial du numéro 4, quand ce dernier évoque cette fois les sciences exactes et plus particulièrement les travaux du biologiste François Jacob, qui constate qu'une organisation comme la cellule représente toujours plus que la simple somme des éléments la constituant; de même, « la rue en tant que forme n'est pas un programme et, pourtant, répond à d'autres satisfactions que la fonction commerciale, circulaire ou ludique, c'est tout cela et plus encore ».

Dépasser la fonction, réintroduire la forme: telles sont les idées qui animent Philippe Boudon et Alain Sarfati lorsqu'ils présentent une MJC à Yerres ou le chapitre Morphologie du « Cours de géométrie constructive » de David-Georges Emmerich. L'espace, lui, occupe le numéro 5 tout entier: l'économiste René Lachène inaugure le dossier, qui vante la complémentarité entre sa profession, davantage intéressée « à des activités contenues dans l'espace qu'à l'espace lui-même », et l'architecte dont le point de vue est symétrique. Suivent les analyses du géographe Paul Claval, de l'architecte et ingénieur D.-G. Emmerich, lequel relance la discussion sur la structure des villes évoquée par Christopher Alexander: reniant comme ce dernier la figure arborescente, mais très circonspect à propos du



semi-treillis, Emmerich postule « une géométrie encore plus complexe » dont la plupart des architectes sont d'ailleurs, selon lui, bien incapables de maîtriser les ressorts. Suivent les « réflexions d'un psychosociologue sur la perception humaine de l'espace » (Abraham Moles), où l'urbanisme est défini comme une « théorie des trous », l'œuvre architecturale consistant à « construire et isoler des trous dans

LES AUTRES REVUES D'ARCHITECTURE

L'espace de débat dans les revues d'architecture française est relativement maigre avant les années 1970. L'heure est à la construction. *L'Architecture d'aujourd'hui*, *Techniques & architecture*, *La Construction moderne* et *L'Architecture française* dominent – avec *Urbanisme* – un paysage éditorial où les dossiers thématiques et la présentation de bâtiments, par leurs auteurs le plus souvent, sont la règle. De nombreux autres organes, financés par l'industrie du bâtiment (*Bâtir*, *Le Mur vivant*, *Le Courrier du verre*, etc.) élargissent ce spectre sans l'enrichir sur le plan théorique. Seule *Aujourd'hui. Art et architecture*, revue créée en 1955 par André Bloc comme un prolongement de *L'Architecture d'aujourd'hui*, innove en ouvrant la discipline sur les arts plastiques. Avant AMC, il faut aller chercher du côté des « feuilles de choux », telle *Melp* (deux numéros parus en 1966), pour voir émerger de nouvelles revendications, notamment la demande d'un enseignement en sociologie.



L'espace, dûment localisés, pour y situer des êtres qui s'approprient l'espace du dedans en le peuplant d'objets dans une lente sécrétion que réalise la civilisation fabricante. Pour le même numéro, dans lequel sont encore traduits les premiers passages de *Complexity and Contradiction in Architecture* de Robert Venturi, Philippe Boudon avait proposé à l'historien de l'art Pierre Francastel d'exposer son point de vue. Ce dernier déclina l'invitation en prétextant notamment son « profond désaccord avec les tendances actuelles de ce que l'on appelle urbanisme et aménagement de l'espace. J'ai la conviction d'une véritable faillite en ce domaine; précisément parce qu'il n'existe à mes yeux ni urbanisme ni aménagement de l'espace vital des sociétés en dehors de l'architecture. Je pense donc que le dialogue serait pour moi difficile avec les sociologues, les économistes et les urbanistes... C'est à mon avis déjà trop les servir que de poser le problème d'un espace qui ne soit pas d'abord commandé par l'architecture ». Voilà qui n'allait pas dans le sens de la revue, mais au moins Francastel avait-il le mérite de rappeler aux architectes leur devoir de suprématie dans le domaine de l'espace.

Reflexion sur la place de l'Histoire

Autre grande figure de l'histoire de l'art en France, André Chastel accepte pour sa part de donner son opinion sur un sujet d'autant moins complexe qu'il demeure quasiment inconnu des architectes jusqu'à la création d'un cours à la rentrée 1968: l'histoire. Avec les numéros 6 et 7 d'AMC, les rédacteurs veulent ainsi « combler le fossé aménagé par le fonctionnalisme entre le passé et le présent, et celui qu'il engendre entre critique et histoire »; et Philippe Boudon d'esquisser cette fausse lapalissade: « Car le passé de l'architecture a ceci d'original par rapport aux autres passés, qu'il est souvent présent et sert continuellement de contexte à l'élaboration de l'architecture actuelle ». L'invitation d'un universitaire, spécialiste de la Renaissance italienne qui plus est, c'est-à-dire d'un domaine qu'affectionnait égale-

ment Georges Gromort, l'un des seuls auteurs « maison » de l'École des Beaux-Arts, pouvait paraître décalée, voire n'être qu'un coup d'épée dans l'eau; elle était au contraire très habile, car Chastel est alors l'un des seuls historiens français à s'intéresser aux recherches typo-morphologiques des Italiens, source d'inspiration de l'étude qu'il dirige au CNRS sur le quartier des Halles⁽⁶⁾. Renvoyant à l'un de ses articles parus dans *Le Monde* en avril 1966, dans lequel il évoquait l'importance des travaux menés au sein de l'école d'architecture de Venise, Chastel conclut sur ce thème: « Or, c'est en examinant les ensembles anciens, en les complétant et les animant par l'imagination, que l'on peut – par définition – saisir le jeu des relations élémentaires et fatales entre le type d'une société et son architecture, entre les hiérarchies ou les tensions de ses classes et de ses milieux et ce que l'on peut nommer la « configuration » concrète ou l'aménagement. » À cette incitation à la compréhension du contexte urbain, succédait une étude de Marcello Agnelli consacrée à « Louis Kahn et l'histoire⁽⁷⁾ », les dessins du maître de Philadelphie alternant avec ceux de Ledoux et Boullée, puis les points de vue des trois enseignants chargés du cours d'histoire critique de l'architecture moderne aux Beaux-Arts: Pierre Joly pour le groupe A, José Charlet pour le groupe B, Ionel Schein pour le groupe C, chacun mesurant l'immensité du travail de méthode à accomplir pour défricher ce champ encore vierge. On citera la profession de foi de Ionel Schein, architecte engagé, qui promet d'être un enseignant ouvert: « Jamais je ne vous donnerai des éléments pour vous figer dans vos raisonnements, dans votre écriture, dans votre attitude envers la société ». Cette réflexion sur la place de l'histoire se poursuit dans le numéro 7 – doté d'un supplément « Spécial mai 1968 » sur lequel nous reviendrons –, avec les textes de quatre enseignants américains (Sibyl Moholy-Nagy, Walter L. Creese, Spiro Kostof et Marcus Whiffen⁽⁸⁾), une étude historique signée par un historien de l'art, François Loyer, qui vient d'achever sa thèse sur l'architecture contemporaine en

Grèce, enfin un article de Françoise Fichet-Poitrey portant sur l'idéal académique. Un sujet qui peut surprendre au moment même où s'effondre le système des Beaux-Arts, mais dont le traitement critique et scientifique tend précisément à dépasser les jugements de valeur.

Le numéro 8, consacré à la représentation, constitue une nouvelle étape dans l'exploration méthodique des questions de fond touchant à la pratique architecturale: « Le géographe, l'architecte, le paysagiste, le mathématicien, le musicien, l'écrivain utilisent des systèmes de représentation différents. Dès l'instant que l'on veut rendre compte d'un phénomène auquel on attache une importance particulière, on est obligé de se créer un outil », note Philippe Boudon. Si les propos tenus par les différents auteurs (Jacques Bertin, Jacques Guillemet, Lawrence Halprin et Victor Simonetti) peuvent sembler hermétiques ou datés, leur rassemblement constitue encore une fois une contribution originale. Les numéros 9 et 10 forment, pour leur part, l'amorce d'une réflexion sur la critique architecturale, un domaine laissé en jachère, « de simples notes techniques [étant] généralement considérées comme suffisantes pour justifier la présentation de photos judicieusement prises et non moins judicieusement retouchées ». Philippe Boudon prend pour exemple l'opération de rénovation Maine-Montparnasse, dont il présente un ensemble de vues saisissantes avant de revendiquer « le droit qu'on trouve les choses belles ou pas belles ». L'ambition est évidemment tout autre, en témoignent les textes de Peter Collins, Marcel Cornu ou Bruno Zevi et, plus concrètement, l'entretien réalisé par le sociologue Claude Nedelec avec les architectes Henri-Pierre Maillard et Paul Ducamp, dont les conclusions sont en partie attendues – l'éternel décalage entre les attentes du public et les aspirations de l'architecte –, mais qui avait le mérite de plonger le lecteur au cœur d'un projet (le nouveau siège de l'agence, villa Seurat à Paris). La fin d'AMC, tout du moins pour Philippe Boudon et Alain Sarfati, correspond aux événements de Mai 68: c'est en effet

le « supplément au n° 167 » – la numérotation de la SADG figure seule sur la page de couverture –, un supplément « Spécial Mai 68 », qui va précipiter la reprise en main de la revue par Louis-Georges Noviant.

La fin d'une aventure

Déjà diplômés, les deux rédacteurs ne font plus partie des « jeunes Turcs » de l'École des Beaux-Arts, mais jugent nécessaire d'apporter leur pierre, via la revue de la SADG, à la refondation de l'architecture et de son enseignement. La posture adoptée dans leur éditorial, non signé, est cependant davantage celle d'observateurs que d'acteurs, le but de cette publication étant d'aider à « comprendre l'événement », « non de commenter les faits ». À cet effet ont été rassemblés la quasi totalité des motions issues de l'École entre le 15 mai et le 11 juin, complétées par le décret de février 1962 relatif à l'enseignement de l'architecture, mais surtout précédées d'un extrait de l'ouvrage d'Henri Lefebvre, *Le Droit à la ville*, paru un an auparavant. Le philosophe y écrivait notamment: « Seul le prolétariat peut investir son activité sociale et politique dans la réalisation de la société urbaine. Il a donc la capacité de produire un nouvel humanisme, celui de l'homme urbain pour qui et par qui la ville et sa propre vie quotidienne dans la ville deviennent œuvre, valeur d'usage (et non valeur d'échange) en se servant de tous les moyens de la science, de l'art, de la technique, de la domination sur la nature matérielle »⁽⁹⁾. Dès le numéro 8, les rédacteurs avaient justifié le sens de ce supplément: « À la suite des nombreuses lettres suscitées par la parution du numéro *Spécial mai*, il semble nécessaire de préciser deux choses. D'une part, le projet de ce numéro a été approuvé par le Conseil du 20 juin 1968 (cf. bulletin n° 166). D'autre part les textes qui le composent sont la reproduction fidèle de ceux qui furent diffusés à l'ex-ENSBA. » Par-delà cette solidarité de principe avec le mouvement de Mai, c'est l'esprit même (le trop d'esprit?) de la revue qui est visé. Le numéro 11 marque la fin de

UNE AGENCE PLURIDISCIPLINAIRE

L'AREA (Atelier de Recherche et d'Études d'Aménagement) est fondé à Paris en 1969 par Gérard Bauer (né en 1934), Philippe Boudon, Bernard Hamburger (1940-1982), l'ingénieur agronome et économiste Jean-Michel Roux (né en 1941), Alain Sarfati et Jean-Louis Venard (né en 1938). Il rassemble des personnalités de cultures et d'horizons divers qui, jusqu'au début des années 1980, mutualisent leurs compétences dans le but de redéfinir une méthode de projet, à tous les niveaux de la conception. L'impact de cette structure ne tient pas seulement aux nombreux projets élaborés pendant dix ans pour les villes nouvelles (Marne-la-Vallée avec l'opération des Coteaux de Mauboué, Melun-Sénart, Val-de-Rueil, L'île-d'Abeau), mais aussi à son importante production intellectuelle: celle-ci porte sur l'industrialisation ouverte, l'ornement, la diversité architecturale, la composition urbaine ou encore la ruralisation.

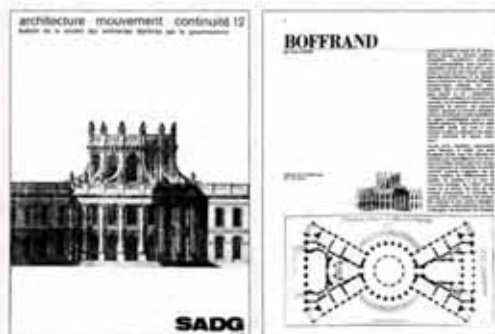


L'aventure avec la mise en place, à la demande du nouveau bureau de la SADG, d'un comité de rédaction assuré par Noël Boutet de Monvel, Jean-Marie Brasiller et René Chaumont. Le nouveau président, Louis-Georges Noviant, prend immédiatement l'initiative d'un éditorial annonçant la contre-réforme, sous le titre « Diversité - Unité - Continuité ». Très général, le propos de Noviant se veut rassembleur, n'exprime « aucun désaveu mais le simple souci de laisser à chacun ce qui lui appartient ». Le contenu du numéro, toutefois, est encore le fruit du travail commun de Philippe Boudon et Alain Sarfati, qui donnent à cette dernière livraison une teneur essentiellement technique, certains textes trouvant leurs prolongements dans les recherches menées par la suite au sein de l'AREA. La couverture du numéro 12, illustrée par un projet de façade de Germain Boffrand, signifie à elle seule la fin d'une époque. Philippe Boudon et Alain Sarfati y rendent publique leur démission de la rédaction, le premier adressant une lettre ouverte à Louis-Georges Noviant : « La liberté totale que le bureau de 1968 et son Président avaient laissée à la rédaction durant cette année lui avait permis de poursuivre la ligne de son choix. Celle-ci visait essentiellement à jeter un pont entre l'architecture et d'autres disciplines, et, plutôt que promouvoir celle-ci par la présentation de projets (présentation qui est amplement développée ailleurs) tenter d'impliquer ces diverses disciplines ou les canaliser à travers l'architecture afin de l'enrichir. » La réponse de Noviant est publiée sur la même page : « Jeter un pont entre l'architecture et d'autres disciplines est louable, encore faut-il que ces disciplines ne cachent pas nos préoccupations essentielles qui sont celles de la recherche et de l'aboutissement architectural ». Il exprime enfin son regret, qu'avec AMC « aient semblé disparaître la volonté d'une information objective et, pour tout dire, l'expression d'un certain idéal né de notre formation commune ». En somme, cet « esprit Beaux-Arts » dont le groupe C du Grand Palais comme les unités pédagogiques d'architecte-

ture (UPA) ont voulu se départir. Même avec les formes de rigueur, le conflit de génération s'exprime ici de manière on ne peut plus claire. Philippe Boudon continuera cependant, pendant quelques temps, de participer à la rédaction de la revue ; c'est ainsi que le numéro 12, dépourvu d'éditorial, comprend encore un article de Christopher Alexander, mais le numéro 13 consacre le retour d'Albert Laprade. L'esprit exploratoire s'évanouit peu à peu et la revue ne reprendra sa véritable dimension critique qu'avec l'arrivée, à partir de 1973, d'une nouvelle génération incarnée par Patrice Noviant, Olivier Girard et Jacques Lucan. Rétrospectivement, le bilan intellectuel de cette année éditoriale est impressionnant, surtout si on le compare aux carences bibliographiques dont, tous domaines confondus (histoire, théorie, philosophie), témoigne la « Bibliothèque de l'admissionniste » à l'École des Beaux-Arts⁽⁸⁾ Alexan-

POUR PHILIPPE BOUDON ET ALAIN SARFATI LA FIN D'AMC CORRESPOND AUX ÉVÉNEMENTS DE MAI 68.

der, Lynch et Venturi sont désormais des auteurs connus de la profession, cette dernière ne pouvant plus ignorer que l'architecture peut ou doit s'enrichir des compétences de nombreuses disciplines connexes. En traduisant des textes déjà publiés, mais également en suscitant des contributions originales, les rédacteurs ont élargi le champ d'interrogation de leur propre discipline, et ce au moment où elle en avait un besoin presque vital. Tenter de mesurer l'impact de cet ensemble de réflexions sur le paysage architectural contemporain n'aurait guère de sens ; tout juste peut-on rappeler que, cinq ans avant le passage de Bernard Huet à *L'Architecture d'aujourd'hui*, aventure éditoriale en plusieurs points comparable - par sa brièveté en premier lieu (mai 1974-décembre 1976) -, cet épisode amorce la reprise en main de l'architecture en tant que discipline.



1. Revue *Architectural Forum*, avril et mai 1965.
2. Jacques Barba, in *Métopes* n° 2, octobre-décembre 1966, cité par Jean-Louis Violeau, *Les Architectes et Mai 68*, 2005, p. 66.
3. Kevin Lynch, *The Image of the City*, Boston, trad. Marie Françoise et Jean-Louis Venard : *L'Image de la cité*, Paris, 1969.
4. Françoise Boudon, André Chastel, Hélène Couzy et Françoise Hamon, *Système de l'architecture urbaine. Le quartier des Halles à Paris*, Paris, 1977.
5. Paru pour la première fois dans *Edizioni Moderna*, n° 86.
6. Extrait du *Journal of the Society of Architectural Historians*, octobre 1967.
7. Henri Lefebvre, « Thèses sur la ville, l'urbain et l'urbanisme », *AMC « Spécial Mai 68 »*, esp. au n° 7, juillet 1968, p. 7.
8. Jean-Louis Violeau, op. cit., p. 122-123.

* Simon Texier est professeur d'histoire de l'art contemporain à l'Université de Picardie-Jules Verne. Il a récemment publié *Paris contemporain* (Parigramme, rééd. 2010), *Les Architectes de la Défense* (Dominique Carré, 2011) et *Georges-Henri Pingusson* (Éditions du Patrimoine, 2011) dans la collection « Carnets d'architectes » qu'il dirige.